

**Zeitschrift:** Actio : un magazine pour l'aide à la vie  
**Herausgeber:** La Croix-Rouge Suisse  
**Band:** 94 (1985)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Femme idéale : idéal de l'infirmière  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-682073>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 25.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## IL Y A 100 ANS

# Femme idéale: idéal de l'infirmière

Le 1<sup>er</sup> novembre 1859, M. et M<sup>me</sup> Agénor de Gasparin fondaient à Lausanne «La Source», la première en date des écoles de gardes-malades laïques. C'est un événement qui marquera l'évolution de la formation vers un professionnalisme toujours plus marqué. A l'époque, on créa l'image de la nouvelle infirmière, non de toute pièce, mais en la calquant sur celle que l'on se faisait alors de la femme, image qui durera plusieurs décennies. Nous publions ici des extraits d'un des nombreux livres qu'Agénor de Gasparin écrivit, afin d'apporter une intéressante illustration aux propos exprimés dans «Métier: être femme» (p. 12-3).

## Subordonnée sans être inférieure

«Ai-je besoin de le dire, respecter les femmes, ce n'est pas les appeler à une place qui n'est point la leur. Leur vocation, sans être inférieure, tant s'en faut, est subordonnée; il importe qu'elle le soit: quiconque voudra la mettre plus haut la mettre plus bas. Ils n'ont pas compris la grandeur de ce rôle, auquel rien ne peut se comparer sur la terre, ceux qui songent follement à leur en conquérir un autre (p. 54)».

«On a parlé de l'émancipation des femmes. La sublime invention! Nous pouvons juger des résultats qu'elle amènerait en consultant l'impression que nous font éprouver les femmes dont la parole et l'attitude ont perdu leur charme de modestie et de douceur, les femmes qui commandent, qui méconnaissent l'autorité du mari, les femmes politiques, les femmes docteurs, les femmes qui traitent et tranchent les questions, qui décident du sort des empires, qui au besoin feraient un plan de campagne. (...) Ce ne sera là, espérons-le, qu'une aberration passagère (p. 55)».

## La charmante souveraine du ménage

«Sa vocation légitime est si belle! L'Évangile a su marquer avec tant de délicatesse divine sa position véritable ici-bas! Il a si bien su la relever sans la déplacer! Lorsque j'entre sous le toit de cette famille sur qui se fixent mes yeux? Il n'y a pas d'hésitation possible: voici quelqu'un qui tient pour ainsi dire dans ses mains la destinée commune; personne ici ne fera autant de bien, ou, hélas, autant de mal.

La femme est là dans son royaume. Si l'homme est le chef de la famille, la femme est la souveraine du ménage. Et que de choses dans cet humble mot! C'est la réunion intime autour du foyer; c'est la félicité sous sa forme la plus simple et la plus vraie; c'est l'influence exercée sans bruit sur le mari, sur les enfants, sur les serviteurs; c'est la puissance infinie de la tendresse, de la vigilance journalière, de l'exemple, de la causerie intime; c'est la poésie du cœur venant se mêler à notre prose; c'est le regard de tous relevé vers Dieu; c'est un coin du

ciel, un coin bleu, apparaissant au travers des brumes.

Elle est le centre aimable et bienfaisant de la famille. Elle exerce une attraction à laquelle personne ne pourrait, ne voudrait échapper. Chacun se serre autour d'elle, et là où

mort du père entraîne aussi de bien graves conséquences, pas celle-la cependant: auprès de la veuve le foyer demeure, les enfants y restent groupés; on pleure, mais il y a encore une famille.

Je ne connais qu'un mot qui explique cela. Dieu a donné à la femme le charme (p. 56-57)».

## Dignité et conscience

«La femme n'est pas seulement le charme de la famille, elle est aussi, dans beaucoup de cas, sa conscience et sa dignité. Nous avons un peu, nous autres hommes, une conscience à gros grain. Parfois les femmes nous accusent de ne pas en avoir du tout. C'est que la délicatesse des appréciations nous fait défaut, nous n'examinons pas les questions à la loupe, et ce qui est menu nous échappe (p. 50-60)».

«La femme est donc, en un sens très réel, la conscience de la famille. Qu'elle soit sa dignité, la chose est si claire que je n'aurai point à y insister. Loin d'elle, nous cessons de nous contraindre; nous tombons plus ou moins dans l'état ignoble qu'on nomme le sangène (p. 61)».

## Vaillante providence

«Quel rôle que celui de la femme! quelles facultés que celles dont elle est douée pour l'accomplissement de sa vraie mission! Ah, qu'elle ne se plaigne pas de son lot. Il n'en est pas de plus magnifique sur la terre. Être la providence visible de tous les siens, être leur lumière, leur joie, leur bonne grâce, être la dépositaire de tous les bonheurs élevés, ce n'est pas peu de chose (p. 64)».

«Telle est la place que Dieu a préparé pour la femme. Epouse et mère, elle a devant elle la plus grande mission qui puisse se rêver ici-bas (p. 65)».

«Aujourd'hui, quiconque aura considéré la sainte vocation des femmes dans la famille, l'œuvre journalière qui les attend, les fardeaux qui vont charger leurs épaules, reconnaîtra que de toutes les vertus qu'exige un tel rôle la plus nécessaire, c'est la vaillance (p. 66-7)».



Monsieur Agénor de Gasparin-Boissier  
1810-1871

elle manque, la famille entière semble se dissoudre. L'homme isolé a rarement le goût du chez soi, et d'ordinaire une dispersion morale s'opère lorsque la mère a disparu. La

